

sont vides, mais quand ils sont pleins et grossis de grains, ils commencent à s'humilier ».

« Nous ne songeons pas non plus à sortir la femme de la sphère d'action qui est sienne, à la préparer à des carrières que la Providence lui a fermées. Ses qualités propres la destinent à un rôle précis ; sa vocation naturelle la dispose à toute autre chose qu'à des relations de rivalité avec les hommes, et « la gloire elle-même, selon le joli mot de Mme de Staël, ne saurait être pour les femmes que le deuil éclatant du bonheur ».

« En aidant les jeunes filles à se cultiver, nous voulons simplement faire droit au besoin qu'elles éprouvent de s'instruire davantage. Si elles sont souvent indifférentes à la vérité abstraite, n'est-ce pas faute d'exercice et d'habitude ; et les meilleurs juges ne nous disent-ils pas que la nature les a douées d'un goût très sûr, d'une intelligence ouverte, d'une sensibilité très délicate ? Pourquoi, en sachant plus et en comprenant mieux ne gagneraient-elles pas en dignité et en bonheur ? N'aurions-nous pas chance ainsi de les enlever à la frivolité, au luxe, aux lectures malsaines, auxquels elles sont exposées dans les milieux mondains, et qui leur font perdre quelquefois les meilleures années de leur vie ?

« Enfin, nous avons conscience que notre Ecole, en assurant le progrès des jeunes filles qui lui seront confiées, préparera l'avenir. Les femmes instruites ne manqueront pas de relever le milieu domestique et social où elles sont destinées à vivre, d'exercer sur l'éducation de leurs enfants une direction plus éclairée, et de créer par la forte éducation de leur esprit, aussi bien que par leur valeur morale, l'élite sociale dont le pays a besoin ».